

La Musique par disques

ORCHESTRE.

Columbia publie un enregistrement splendide de la *III^e Symphonie* de Brahms par l'orchestre de Mengelberg. On n'a encore rien fait de mieux, même en Amérique. Impression d'être assis dans la grande salle du Concert Gebouw à Amsterdam dont on reconnaît l'atmosphère sonore. L'interprétation est superbe d'un bout à l'autre mais le finale avec sa splendide montée emporte tout. Voici quatre disques qui trouveront leur place dans toutes les discothèques classiques (LFX 304-707).

Walter Giesecking joue magnifiquement le *Concerto en mi bémol* de Liszt. Le jeu nuancé et délicat de ce pianiste est éminemment phonogénique. Il sait comment attaquer la note avec force sans taper et ses passages de force ne sont jamais accompagnés de ces vibrations désagréables que ne peuvent toujours éviter des pianistes illustres. Le style est excellent (LFX 299-704). Il faut souhaiter maintenant que Columbia demande à Giesecking d'enregistrer des disques de Debussy puisqu'il joue les œuvres de ce maître mieux que personne au monde et de la façon qui se rapproche le plus du jeu de Debussy quand il interprétait lui-même ses pièces de piano.

JAZZ HOT.

La Compagnie du Gramophone vient d'être heureusement inspirée en mettant sur le marché un certain nombre de disques de Duke Ellington et de Louis Armstrong qui ne figuraient pas au catalogue français bien qu'édités à New-York et à Londres

et qu'on lui réclamait depuis longtemps. Ils feront la joie des amateurs de disques hot et plusieurs comptent parmi les meilleures réussites de ces rois du jazz.

Je n'ai jamais caché ma préférence pour Duke Ellington. C'est un grand musicien noir. Il donne une forme originale à toutes les aspirations confuses et profondes de l'âme nègre : mélancolie sans cause, nostalgie du travailleur perdu dans la grande cité industrielle et qui songe à sa Louisiane natale, sentiment religieux où un christianisme naïf et tendre se mêle à des souvenirs ancestraux de rites fétichiques, joie exubérante et enfantine qui s'exalte jusqu'à la frénésie dans une ivresse de rythme.

Tout cela est senti directement et exprimé avec une imagination, une fantaisie, une force et aussi une richesse de moyens extraordinaires. Le Duke connaît tous les secrets des instruments et tout ce qu'il peut obtenir de ses collaborateurs. Dans les disques les plus anciens, il leur donne la parole tour à tour, excitant leur verve et les laissant improviser, aujourd'hui il combine avec un art raffiné leurs interventions simultanées et dirige l'improvisation collective avec une sorte de génie. Du point de vue strictement musical Duke Ellington est vraiment incomparable.

Louis Armstrong n'est pas un compositeur proprement dit, c'est un exécutant. C'est le meilleur improvisateur qui ait jamais paru et sur ce point tous s'accordent à lui rendre hommage. Personne ne joue de la trompette comme lui et dans l'art d'accommoder sa voix aux timbres du jazz il est unique. Il fut peut-être le premier à chanter hot, au moins dans les orchestres. Sa trompette est miraculeuse. Il monte à des hauteurs vertigineuses, possède une qualité de timbre incomparable dans tous les registres, exécute des traits d'une rapidité stupéfiante, enfin il possède tous les secrets de l'art de la variation. C'est un grand artiste, mais il joue toujours en solo et son orchestre se borne à l'accompagner. Il en résulte une certaine monotonie. Chaque bon disque de Duke Ellington est un monde à part, tous les disques excellents ou médiocres de Louis Armstrong se ressemblent un peu, car on y retrouve les effets qui lui sont chers plus ou moins parfaitement réalisés. Un de ses meilleurs disques est certainement *Mahogany Hall Stomp* (K6943). Après qu'Armstrong a joué dès le début dans une sonorité splendide dominant l'orchestre, la clarinette se livre à un court intermède après lequel il rentre sur un dessin obstiné de banjo pour s'élever progressivement jusqu'au registre aigu où il fait entendre des notes tenues d'une durée extraordinaire et d'une pureté surprenante. Au dos, on trouve *Hobo you can't ride the train* rempli d'effets imitatifs et burlesques jusqu'à la péroraison finale où Armstrong se déchaîne.

Un des bons disques de chant hot réalisé par Armstrong est sans doute *I've got the world on a string*. Sa voix si souple y fait merveille en des effets très variés. Au verso, *Sitting in the dark* contient des cris étranges poussés par la trompette et des effets de glissades ahurissants. (K. 6941.)

I got a right to sing the blues montre Armstrong dans son double aspect d'exécutant et de chanteur. Le thème est intéressant et les variations ingénieuses. (*Hustlin' and Buslin' for Baby*, au dos, est joliment phrasé par Armstrong qui chante ensuite avec accompagnement de guitare et de saxo. (K. 6942.)

A ces trois excellents disques de Louis Armstrong, il faut joindre cinq disques de premier ordre de Duke Ellington : *Saturday night function*. Ce fox-trott commence par un chœur d'instruments à vent d'une férocité inouïe. On pense moins aux réjouis-

et qu'on lui réclamait depuis longtemps. Ils feront la joie des amateurs de disques hot et plusieurs comptent parmi les meilleures réussites de ces rois du jazz.

Je n'ai jamais caché ma préférence pour Duke Ellington. C'est un grand musicien noir. Il donne une forme originale à toutes les aspirations confuses et profondes de l'âme nègre : mélancolie sans cause, nostalgie du travailleur perdu dans la grande cité industrielle et qui songe à sa Louisiane natale, sentiment religieux où un christianisme naïf et tendre se mêle à des souvenirs ancestraux de rites fétichiques, joie exubérante et enfantine qui s'exalte jusqu'à la frénésie dans une ivresse de rythme.

Tout cela est senti directement et exprimé avec une imagination, une fantaisie, une force et aussi une richesse de moyens extraordinaires. Le Duke connaît tous les secrets des instruments et tout ce qu'il peut obtenir de ses collaborateurs. Dans les disques les plus anciens, il leur donne la parole tour à tour, excitant leur verve et les laissant improviser, aujourd'hui il combine avec un art raffiné leurs interventions simultanées et dirige l'improvisation collective avec une sorte de génie. Du point de vue strictement musical Duke Ellington est vraiment incomparable.

Louis Armstrong n'est pas un compositeur proprement dit, c'est un exécutant. C'est le meilleur improvisateur qui ait jamais paru et sur ce point tous s'accordent à lui rendre hommage. Personne ne joue de la trompette comme lui et dans l'art d'accommoder sa voix aux timbres du jazz il est unique. Il fut peut-être le premier à chanter hot, au moins dans les orchestres. Sa trompette est miraculeuse. Il monte à des hauteurs vertigineuses, possède une qualité de timbre incomparable dans tous les registres, exécute des traits d'une rapidité stupéfiante, enfin il possède tous les secrets de l'art de la variation. C'est un grand artiste, mais il joue toujours en solo et son orchestre se borne à l'accompagner. Il en résulte une certaine monotonie. Chaque bon disque de Duke Ellington est un monde à part, tous les disques excellents ou médiocres de Louis Armstrong se ressemblent un peu, car on y retrouve les effets qui lui sont chers plus ou moins parfaitement réalisés. Un de ses meilleurs disques est certainement *Mahogany Hall Stomp* (K6943). Après qu'Armstrong a joué dès le début dans une sonorité splendide dominant l'orchestre, la clarinette se livre à un court intermède après lequel il rentre sur un dessin obstiné de banjo pour s'élever progressivement jusqu'au registre aigu où il fait entendre des notes tenues d'une durée extraordinaire et d'une pureté surprenante. Au dos, on trouve *Hobo you can't ride the train* rempli d'effets imitatifs et burlesques jusqu'à la péroraison finale où Armstrong se déchaîne.

Un des bons disques de chant hot réalisé par Armstrong est sans doute *I've got the world on a string*. Sa voix si souple y fait merveille en des effets très variés. Au verso, *Sitting in the dark* contient des cris étranges poussés par la trompette et des effets de glissades ahurissants. (K. 6941.)

I got a right to sing the blues montre Armstrong dans son double aspect d'exécutant et de chanteur. Le thème est intéressant et les variations ingénieuses. (*Hustlin' and Buslin' for Baby*, au dos, est joliment phrasé par Armstrong qui chante ensuite avec accompagnement de guitare et de saxo. (K. 6942.)

A ces trois excellents disques de Louis Armstrong, il faut joindre cinq disques de premier ordre de Duke Ellington : *Saturday night function*. Ce fox-trott commence par un chœur d'instruments à vent d'une férocité inouïe. On pense moins aux réjouis-

sances des braves nègres américains que le samedi libère de l'usine, qu'à des fêtes africaines de vrais sauvages. Tout ce morceau est d'une fantaisie délicieuse, les instruments y font assaut de virtuosité et conservent leur liberté au sein d'un ensemble d'une rigoureuse unité. Le piano trace des dessins délicats et l'improvisation se poursuit sur une base rythmique fortement scandée. (K. 6946.)

Jungle night in Harlem. C'est peut-être le plus extraordinaire de la série. L'évocation de la jungle par des cris d'animaux : bêlements, rugissements, ululements, etc., peut sembler puérile, mais ils contribuent à créer une atmosphère d'angoissant mystère. Un thème rampant et rapide circule à travers l'orchestre, habilement déformé au début, il se précise de plus en plus et assure l'unité du morceau qui est construit de main de maître. L'improvisation collective dirigée par le Duke dont la piano scande le rythme impérieusement, est une des plus belles que le micro ait jamais fixée. La trompette y fait entendre des sons inhumains et les traits de clarinette de Barney Bigard, tracent des sillons lumineux dans la trame sombre de cette pièce si représentative de l'art du Duke. Celui-ci, voulant sans doute faire allusion à son orchestre *The Jungle band* traite à la blague le sujet alors à la mode des cris d'animaux sauvages, prétexte à effets cocasses, mais entre ses mains il en résulte un morceau qui ne prête aucunement à rire, qui, tout au contraire nous émeut profondément et nous fait penser non à la jungle des cabarets de Harlem, mais à la grande forêt équatoriale et à ses mystères. Au verso *Old man blues* est le seul blues que je connaisse qui soit dans un mouvement rapide. Excellente improvisation collective. (K. 6947.)

La première partie de *Mississippi dry* est surtout magnifique. Inspiration nostalgique, évocation de la terre bénie des noirs. Effets d'instrumentation très originaux en particulier un départ d'instruments à vent sur une base harmonique fournie par le piano et le céleste. La trompette exécute des glissandos et des traits dignes de Louis Armstrong. (K. 6944.)

La place me manque pour parler comme il conviendrait de deux autres disques moins importants à mon avis, quoique très bons eux aussi, de Duke Ellington : *Saratoga noing, The dicty glide* (K. 6445) et *Buggle call rag, Breakfast dance* (K. 6948.)

Pour finir je voudrais attirer l'attention sur un disque hot magnifique de Henry Allen junior : *Biff ly blues*. La trompette y fait merveille et la guitare se glisse dans la polyphonie pour y produire des effets de sonorité charmants. (K. 6949.)

■■■■ CHANSONS

Rien de bien remarquable à signaler. Jean Sablon dit fort joliment deux aimables chansons de l'opérette *Dix-neuf ans*, de Pascal Bastia, paroles de Jean Bastia. C'est frais et sans vulgarité (D.F. 1191). Les charmants duettistes Pills et Tabet distillent *Mademoiselle Josette ma femme*, du film *Jeunes mariés* et *Nous serons toujours heureux* (D F. 1206). M^{lle} Ristori chante la valse et la chanson de *Katinka* (D F. 1158). Jean Sablon tire le meilleur parti de *Plus rien* (de la *Revue de Carco*), musique de Mireille qui est en train de se gâter à vouloir trop écrire et plaire au gros public et de *Aimez-moi ce soir* du film *Mimi*. L'excellent Cl. Doucet se surpasse au piano dans l'accompagnement de ces chansons (D F 1177).

Mon Dieu que la musique de Tiarko Richepin est donc plate et ennuyeuse !

Lys Gauty dépense en vain son talent à nous faire goûter *By by* sur des paroles un peu prétentieuses de Rosemonde Gérard mais qui méritaient un meilleur sort ! Je ne goûte guère non plus la *Valse* du film 14 *Juillet* qui est pourtant d'un joli musicien Maurice Joubert (D F 1134), mais quand les bons musiciens s'appliquent à être vulgaires, ils surpassent les pires auteurs de rangaines populaires.

Joséphine Baker susurre dans son jargon d'oiseau des îles *Mediane* et *Les mots d'amour* (D F 1192).

Lys Gauty chante fort bien deux mélodies joliment harmonisées de Fraggi : *Coup de Soleil* (qui semblerait plutôt un clair de lune) et *Caramba* (D F 1123). Damia enfin, deux chansons sentimentales qui font verser des larmes à certains mais qui produisent sur d'autres (dont je suis) un effet de répulsion : *Le garde de nuit sur l'Yser* et *La Suppliante* (D F 1171).

THÉÂTRE.

Columbia publie une version d'*Hamleth* pour le phono par Jean Variot (DFX, 136-141). Le récitant décrit les lieux de l'action et annonce l'entrée des personnages. Ceux-ci ensuite dialoguent comme au théâtre. L'interprétation est fort inégale. La scène du cimetière me semble la mieux réussie. M. Eug. Bigot a créé un décor sonore assez heureux pour cette action. Nous sommes en présence de l'embryon d'un genre nouveau dont on peut attendre beaucoup.

Henry PRUNIÈRES.